

Une Bouquetière.

L'enfant marchait lentement, rasant le mur, par la rue étroite et tortueuse des "Mercanti". Elle ne regardait pas les magasins, elle ne levait point les yeux vers cette longue bande de ciel qui paraissait entre les hautes maisons, elle ne regardait même pas devant elle. Elle regardait les pavés, comme si elle les eût comptés. Elle marchait, sans s'inquiéter de la boue, des chocs qu'elle recevait de quelque rare voiture qui passait. Quand elle arriva à la petite église de "Cerriglio", en face de la statue de "L'Ecce Homo", vêtu de rouge, couronné d'épines, les yeux pleins de larmes figées, le front et la poitrine maculés de sang coagulé, la petite fille jeta un regard indifférent et revint sur ses pas, de la même allure rigide.

C'était une mendiante. Elle avait faim, elle avait froid, elle avait soif. Elle avait les jambes nues et ses petits pieds sans souliers se déformaient dans la fange. En ce dimanche glacé de février, elle ne portait qu'une chemise, un petit jupon déchiré et effloqué retenu à sa ceinture par une ficelle et un lambeau de châle au crochet entortillé autour de son cou. Pas autre chose. L'enfant était très maigre, presque desséchée; par les déchirures de la chemise et du jupon, on voyait une chair exsangue, terreuse; sous l'écharpe, les deux os clavicaux saillaient comme s'ils avaient voulu percer la peau, et l'on devinait quelle était la pauvreté malade de cette sèche poitrine de petite fille. Les épaules étaient pointues, courbées, comme celles de qui a pris l'habitude de se ratatiner toujours à cause du froid ou pour calmer les spasmes de l'estomac. Un visage sérieux et grave, avec la même teinte plombée que le corps, le front bas et plissé, les fins sourcils froncés, les yeux à la paupière grise trop grands, cernés de bistre, enfoncés, caverneux; le profil dur, rigide, déjà accusé comme celui d'une femme, la bouche étroite, serrée, les lèvres pâles, sans frémissements, avec deux plis aux coins. Elle avait sept ans.

Elle avait eu, dans le temps, une mère décharrnée, mendiante elle aussi. Elles vaguaient toutes les deux par les rues, demandant l'aumône. Elles m'angeaient souvent du pain et dormaient dans un coin, au-dessous d'un escalier, sur la paille, la fille sur le sein de la mère. Puis, la mère était morte du typhus; l'enfant était restée seule, sur le pavé. Elle ne pleura pas, elle ne cria pas, elle sortit pour mendier comme d'habitude, on ne lui donna rien; ce jour-là, elle ne mangea pas et elle dormit à la belle étoile, sur les marches de l'église de "Portanova", enroulée sur elle-même comme un chien.

Depuis trois ans, l'enfant menait cette vie-là, sans changements. Elle ne savait rien, ne se souvenait de rien, n'ayant d'autre impression que celle d'un jour très long où elle avait toujours eu faim. Elle commençait ses pérégrinations dès le matin. La rue des "Mercanti" long boyau en zigzag, était sa demeure et elle en connaissait toutes les ruelles, les couloirs bournes, les impasses peureuses, les noires boutiques, les ruisseaux fétides, les portes étroites et sombres, les escaliers usés et délabrés, le tout éclairé d'une lumière faible et grise. Elle allait et venait sans cesse de la petite place de "Portanova", qui était son point de départ, jusqu'à la chapelle de "Cerriglio", où était son point d'arrivée. Elle s'arrêtait à la petite place de Porto, faisait un demi tour, donnait un regard au simulacre du dieu Orion plaqué à la muraille, que le peuple appelle Poisson Niccozo, puis elle montait par "Mezzocannone", se trempant les pieds dans les eaux bleues, rouges, violettes des teinturiers qui travaillaient dans certains antres lugubres, autour des noires chaudères, agitant un mystérieux mélange. Arrivée en haut, elle n'osait pas aller plus loin et redescendait rue des "Mercanti". Elle ne jeta même pas un coup d'œil à l'auberge ouverte sous un portique où rissolaient dans la friture des poissons et des pâtes prenant de vives et belles teintes dorées et répandant d'appétissantes et pénétrantes odeurs mêlées à celles des raves cuites au vinaigre. Elle tournait à droite par le sale petit escalier de "Santa Barbara" et grimait jusqu'à la boutique du fameux marchand de biscuits; mais les biscuits lui faisaient trop envie et elle fuyait de là; en redescendant, elle s'arrêtait devant la porte de l'établissement de bains, regardant un bassin fait avec des roches artificielles, bassin où il n'y avait point d'eau, mais où, du milieu de larges feuilles vertes en fer-blanc peint, émergeait une nymphe; elle continuait son chemin jusqu'à "Cerriglio" et revenait sur ses pas, toujours de la même allure compassée, rasant les murs, se glissant entre les jambes des passants.

Ces rues noires, cette détresse, cette misère, ces maisons suintant l'humidité, ces odeurs fétides, ces portes suspectes, ces teintes sombres, cette absence de soleil, ces faces usurières des commerçants, ces figures louches de leurs acheteurs ces marchandises misérables, poussièreuses, avariées, formaient son univers. Elle avait vaguement l'instinct qu'au-dessus de "Santa Barbara", de "Mezzocannone", de "Cerriglio", qu'au bout de la rue de la Princesse-Marguerite, il y avait un autre monde; mais elle craignait de s'y risquer, elle en avait une peur sauvage; déjà, en bas, dans la rue des "Mercanti", elle avait peur des autres mendiants qui la battaient, des chiens qui voulaient la mordre, des gardes qui pouvaient l'arrêter; mais elle était rusée pour échapper à ces périls. "Là-haut", c'était un péril inconnu. Quand elle arrivait aux limites qu'elle s'était fixées, elle jetait un regard défiant au-dessus d'elle, puis elle s'enfuyait, cachant sa tête crêpue sur son bras, comme si on l'avait poursuivie.

Elle demandait l'aumône, mais on ne lui faisait pas souvent. Tous ces gens affairés, travaillant durement pour gagner une maigre journée, boutiquiers cherchant à mettre dedans leurs acheteurs, "facchini" courbés sous les paquets et ballots, servantes sales et déguenillées, ne faisaient pas attention à elle.

Si, par hasard, un "monsieur" venait à traverser le quartier, elle prenait pour une petite voleuse et tâta ses poches en lui disant des injures; d'autres, vêtus d'écru, mais pauvres pourtant, la regardaient et haussaient les épaules. A quelques-uns, elle inspirait le dégoût et on la chassait d'un geste ennuyé. Dans la torture de l'estomac qui se révoltait, n'ayant pas mangé le jour avant, elle demandait d'abord à voix haute, et d'une façon presque impérieuse, un sou pour acheter du pain; puis, la voix baissait et devenait suppliante, anxieuse, lamentable, et quelques larmes froides coulaient lentement sur ses joues. Elle continuait à aller et venir, comme machinalement, balbutiant des paroles indistinctes, jusqu'à ce que sa voix s'éteignit dans sa gorge sèche; alors, elle demandait l'aumône par l'intensité du regard. Vers la fin de la journée, quand on ne lui avait rien donné, elle était prise d'une grande lassitude, la tête lui tournait, et toute chancelante, elle se traînait jusqu'aux degrés de l'église de "Portanova" et y restait immobile, accroupie, comme un paquet de chiffons d'où s'échappait un sourd gémissement. Elle se relevait pour errer encore au milieu des lumières qui s'allumaient, des ouvriers qui revenaient du travail et de l'odeur de nourriture qui sortait des boutiques entr'ouvertes. Alors, elle arrivait parfois à attraper deux centimes ou un croûton de pain, ou un os de côtelette, ou un reste de tripes, et elle s'échappait pour le dévorer, sentant une insupportable brûlure à l'estomac. Mais ils étaient fréquents les jours où elle ne recevait rien du tout et où elle s'endormait dans une torpeur malade, sans trouver autre chose à manger que ces écorces d'oranges pourries ou des cosques de pois. Le samedi était son meilleur jour: tous les samedis, une jeune femme, qui portait un foulard de soie rouge autour du cou, un jupon court, des souliers à hauts talons avec une bouffette verte, un peigne d'argent piqué dans le haut chignon de ses cheveux pommadés, et avait les joues chargées de carmin, lui donnait un sou. Cette jeune femme restait, le plus souvent, accotée contre un portail, les mains dans les poches de son tablier, le regard vague, la physiologie stupide, chantonnant du matin au soir une insignifiante chanson:

Spina de peso
Sta vita desperata quando jenesco!
Tous les jours, et plusieurs fois par jour, la petite passait devant cette femme; mais le samedi seulement elle lui donnait un sou, et cela dura cinq ou six mois. Puis, la femme disparut. On l'avait jetée ou elle s'était jetée dans un puits.

Ce certain jour de dimanche, l'enfant se sentait mourir. A tout moment, les forces lui manquaient et elle s'asseyait par terre. Les boutiques étaient fermées, les passants pressés ne faisaient pas attention à elle, se dirigeant tous vers les rues supérieures, disparaissant "là-haut"; elle les suivait machinalement du regard. Elle entra dans l'église de "Portanova". L'église était vide, elle lui parut immense et effrayante; elle eut une sensation de froid avec ses pieds nus sur le marbre, le sacristain l'empoigna et la mit dehors. Elle reprit sa course dans les rues désertes: elle se vit seule, désespérée. Tout le monde était "là-haut".

Alors, oubliant ses craintes, poussée par la faim, par l'instinct, elle passa la frontière et ayant traversé le carrefour de la rue Catalana, elle monta les degrés de "San Giuseppe". Elle fut stupéfaite: elle voyait la rue que n'avait jamais vu: une rue large, de beaux magasins, de blancs pa-

lais, des jardins, le ciel. Elle oubliait sa faim en face d'un aussi merveilleux spectacle: elle n'y pensa plus du tout devant un marchand de jouets. "Là-haut", tout était beau, et elle suivait la foule qui s'acheminait par la "Fontana Medina", s'arrêtant à chaque pas, excitée, curieuse, ne se souvenant plus de demander l'aumône.

Les voitures seules l'épouvaient avec leurs files ininterrompues qui s'entre-croisaient; mais elle marchait sur le trottoir. A la place "Municipio", vaincue de nouveau par la fatigue et la faiblesse, elle s'assit sur un banc, près du jardin; mais, au bout d'un moment, elle sauta par terre et courut, elle aussi, vers "San Carlo": là, petite comme elle l'était, elle se trouva prise dans la foule qui l'entraîna vers "San Ferdinando". Elle ne voyait rien, ensermée au milieu de tout ce monde; mais elle avait chaud, elle était bien. A chaque instant, on voyait un bouquet de fleurs traverser l'air, puis un autre, puis une pluie de fleurs détachées; à chaque instant, la foule se jetait de côté pour laisser passer un équipage ou se trouvait une très belle dame, vêtue d'étoffes superbes et assise au milieu des fleurs; visions rapides, fugitives, brillantes, qui effrayaient presque la pauvre petite. Le temps s'écoula ainsi: le jour baissait, les fleurs tombaient plus lentement, la ruine était moins forte, la foule diminuait. Une gracieuse apparition de femme passa près de l'enfant; elle était habillée de noir, mais son costume était court et riche; elle avait le visage blanc et souriant, d'énormes brillants sur ses oreilles menues, et elle portait à la main un petit panier de fleurs en bouquets et détachées. C'était une bouquetière merveilleuse qui amoncelait l'argent au fond de son petit panier.

—Madame, murmura une voix enfantine, donne-moi une fleur.

Et la bouquetière, d'un mouvement vif et charmant, laissa tomber dans les mains de la petite fille une touffe d'œillets. L'enfant sourit, fixa un œillet dans un trou de sa chemise et voulut vendre des fleurs, elle aussi, puisqu'elle en avait tant. Mais les gens ne lui achetaient pas. Un étudiant lui dit:

—Quand tu seras plus grande, tu pourras vendre des fleurs.

Un monsieur, gros et gras, se mit à déclamer contre la mendicité et contre l'inertie de la police. L'enfant ne comprit pas le sens de ses paroles, mais elle comprit qu'il se fâchait après elle. "Là-haut", non plus, les gens n'étaient pas bons pour elle. Elle était déguenillée, nu-pieds, sale et laide; ses grands yeux dilatés faisaient peur, sa petite tête boursoffée et sauvage faisait peur aussi. Maintenant, la faim revenait, féroce, lui mettant un feu dans la poitrine, la déchirant. Elle se trouvait près de la Boulangerie Française, où sortait une odeur de pain chaud et de galettes qui lui faisait défaillir. Elle offrait ses fleurs machinalement, sans pouvoir articuler un mot, avec un lent sanglot qui lui soulevait la poitrine. Un soldat passa et acheta un œillet; il lui donna un sou. L'enfant entra dans la boulangerie et acheta un petit pain. Quel repas cela ferait! Mais elle voulait s'en aller; elle commençait à avoir peur; ces voitures l'épouvaient et il lui fallait passer de l'autre côté de la rue. Elle prit son élan, baissant la tête... Dans l'élegante victoria, une dame jeta un cri et s'évanouit.

Sur la voie, près du trottoir, une innocente créature agonisait, les jambes brisées. Elle agonisait, gisant au milieu des œillets parsemés autour d'elle, d'une de ses petites mains en tenant un serré sur sa poitrine, et, de l'autre, son petit pain, la figure blanche et sérieuse, la bouche entr'ouverte, ses grands yeux étonnés, et douloureux regardant le ciel.

Statistique amusante.

Chacun de nous a deux parents et chacun de ceux-ci en a deux cela fait déjà six ancêtres. A la quatrième génération nous en avons 14. Au bout de 56 générations, ce qui nous reporte au début de l'ère chrétienne, le nombre de nos ancêtres n'est calculé l'exprime par une ligne de dix huit chiffres: des centaines de quadrillions. Nous ne retournerons pas jusqu'à Adam puisque, sans peine de paradoxe absurde, il faudrait tenir compte des mariages entre consanguins. D'autre part un seul couple humain moyennement fécond dont les descendants se marient à 21 ans (mais jamais entre eux) produirait en 5,000 ans une population totale qui se représenterait par un 2 suivi de 150 zéros.

Gros arbres

Le président des Etats-Unis, M. Taft, vient de faire un voyage au Californien à cours duquel il a visité les "Big trees" de Calaveras. Ces "Wellingtonia" géants sont au nombre de 92, leur hauteur varie de 50 à 80 mètres et leur âge de 1,000 à 3,500 ans. Il y en a 10 dont le diamètre dépasse 10 mètres. Certains ont percés en forme d'arc de triomphe: une voiture à deux chevaux peut passer au travers.

Pour les Enfants

Le petit Enfant Jésus venait d'ouvrir les yeux dans l'humble crèche où M. Saint Joseph et Mme Marie avaient trouvé asile. La nuit sacrée s'éclaircissait peu à peu; l'étoile divine commençait à pâlir, au jour naissant. On entendait approcher la caravane tumultueuse des Rois mages, Gaspard, Melchior et Balthazar, que l'étoile avait conduits à Bethléem, le bruit des tambours, des cymbales et des cuivres annonçant déjà l'arrivée du cortège. Les bergers, à genoux devant l'Enfant-Dieu, écoutaient avec un étonnement respectueux les fanfares de cette pompe triomphale; les anges du Seigneur chantaient Hosannah au plus haut des cieux; les hirondelles, plus joyeuses que de coutume, causaient ensemble sur le bord des terrasses blanches. Elles disaient:

Le maître des mondes, qui nous a créés et dont l'Esprit parle en ce moment à nos âmes légères, a fait de nous les témoins et les messagers d'une révélation. Un miracle vient de s'accomplir en ce lieu et la face de la terre en sera renouvelée. Saluons de notre gazouillement matinal, comme d'une aubade de fête, la naissance de l'Enfant-Roi promis depuis si longtemps aux hommes par les prophètes et dont le règne, qui ne doit plus finir, commence aujourd'hui. De même qu'il amène ce matin à son berceau les rois et les bergers, les riches et les pauvres, les fiers et les humbles, de même un jour il fera éclater son nom et sa gloire dans tout l'univers. Comme un semeur de joie et d'amour, il répandra dans toutes les contrées, le grain germer dans tous les sillons le fera bûni de ses paraboles charitables. Jusqu'à lui la Force seule régnait dans le monde dont l'empire n'appartenait qu'aux belliqueux et aux conquérants. La Bonté descend aujourd'hui du ciel sur la terre. Le nid des hommes deviendra plus doux comme ceux que nous bâtissons nous-mêmes à nos oisillons en y mêlant à notre duvet un peu de laine prise à la quenouille des fileuses ou à la toison des brebis pour que nos petits soient plus mollement couchés. Ainsi soit-il!

Elles disaient encore: Nous allons nous éparpiller tout à l'heure, selon l'ordre de Dieu, pour répandre aux quatre coins du monde la Bonne Nouvelle. Le monde nous entendra parce que les méditatifs et les inspirés, les savants et les simples, les Mages qui lisent dans les cieux, les justes qui ont le cœur pur et qui voient Dieu au fond de leur conscience, sauront comprendre et interpréter notre langage. Les violents et les superbes auront beau se refuser à l'entendre: il finira bien par pénétrer en eux malgré eux-mêmes; il triomphera de leur résistance et il sera plus persuasif que leurs négations, plus fort que leur incrédulité. Comme, en arrivant dans les pays froids, après les neiges et les glaces d'un triste hiver, nous sommes bien accueillies, parce que nous annonçons le retour de la belle saison, de même, aujourd'hui, nous réjouirons les âmes refroidies et désespérées en leur annonçant la naissance du Messie et l'avènement pour l'humanité d'un printemps nouveau. Nous irons du Sud au Nord et de l'Orient à l'Occident, jusqu'où nous aillent pour nous porter. Toutes les créatures prendront leur part de notre allégresse. Nous suspendrons nos nids aux corniches des temples, au fronton des palais, au toit des maisons et aux solives des granges villageoises. Puisque Dieu nous a prêtés pour quelque temps une voix humaine, dépêchons-nous de nous envoler et allons dire partout ce que nous avons vu.

Elles disaient ces mots, rassemblées en troupe avant de prendre l'essor, un épervier fauve, un de ces rapaces à l'œil méchant et aux serres cruelles qui font du mal aux petits oiseaux, fondit sur elles en poussant un cri. Prises de peur, elles allaient s'enfuir et se disperser quand il tomba tout à coup, les ailes inertes, comme percé par une flèche invisible. Elles le virent s'abattre et rester inanimé, les pattes raidées, sur une des terrasses d'où elles se disposaient à s'envoler. Elles dirent alors: "Celui qui voulait nous faire du mal a été puni par une main divine: il n'a pu arriver jusqu'à nous. Le Dieu de douceur est plus fort que les méchants; le petit roi de charité, qui vient de naître, sera, un jour, plus puissant que la violence et la Mort elle-même lui ôbera. Il brisera toutes les menaces de l'orgueil et tous les appareils de la cruauté. La colère, l'insulte et les attentats de ceux dont il détruira l'empire et qui essayeront vainement de lui résister ne prévaudront pas contre lui. Hérode ne pourra pas le faire mourir. Ses ennemis l'attacheront à une croix, mais son supplice le glorifiera éternellement, et le nimbe d'or de son front couronné d'épines rayonnera sur le monde, comme l'aurole du Juste persécuté.

Boucles Blondes

De tous temps les femmes ont porté des faux cheveux. Les "chichis" actuels ont été précédés, il y a quelque vingt ans, par un luxe de nattes et de boucles flottantes qui ne leur cédaient en rien sous le rapport du volume ni de l'art. Si elles ne trampaient pas davantage l'œil, elles ne les charmaient pas moins par leur artifice ingénieux. Cependant, peut-être les avouait-on alors avec un peu moins de désinvolture qu'aujourd'hui.

C'était en 1830, dans une petite ville du Nord de la France. Le régiment de ligne qui y tenait garnison apportait à la société, forcément restreinte de ce centre très limité, un appoint appréciable et, parmi les personnes les plus répandues et les plus goûtées, on remarquait Mlle Louise Ratrau, fille unique du commandant de ce nom. Elle était jolie, aussi bien douée au moral qu'au physique, et il lui manquait que de l'être également sous le rapport de la dot pour être absolument parfaite. Mais la perfection n'existe pas, et Louise n'avait pas de fortune. Elle n'en faisait pas moins très bon figure dans le monde où — ayant perdu sa mère — son père la conduisait. Industrieuse et habile, elle savait organiser à son compte de fraîches toilettes que parait sa jeune beauté blonde, et sa maison elle-même, bien que modeste, prenait, d'un agencement irréprochable, un aspect soigné et confortable dont tout l'honneur lui revenait. Elle n'était secondée, pour l'entretenir, que par deux soldats, les ordonnances de son père. En ce temps-là n'existait point encore la loi sévère qui prive les ménages d'officiers pauvres du secours d'un service presque gratuit. Et, grâce aux deux broussiers du commandant, dont Louise avait fait un chef et un valet de chambre, son intérieur était sur un très bon pied. Il ne faudrait pas dire que ce service exclusivement masculin n'avait aucun inconvénient, mais Louise s'en arrangeait pour le mieux, assumant elle-même tous les soins dont ses domestiques ne pouvaient se charger, et, en particulier, celui de ses objets de toilette. Ce dernier comprenait l'entretien de ses postiches, les merveilleuses boucles blondes dont elle encadrait son frais visage. Leur acquisition avait été une dépense sérieuse, et Louise avait constaté, avec angoisse, ces derniers temps, que ses faux cheveux se détérioraient que la teinte s'en assombrissait. Une bonne petite amie, lui en faisant perfidement la remarque, lui avait ensuite obligeamment indiqué le remède:

Un vin précieux.

Les habitants de Brème conservent avec soin dans les caves de l'hôtel de ville depuis 1624 douze pièces de Johannisberg et d'Hochemer qu'on appelle le "Vin de la Rose". Lors des réceptions officielles de grands personnages on tire quelques bouteilles de ce précieux nectar qui est aussitôt remplacé dans les tonneaux par du vin plus jeune mais de toute première qualité. La valeur de ce trésor est absolument inestimable. En ajoutant au prix initial du liquide les intérêts, les frais d'entretien, etc., le prix de la bouteille revient à 10 millions de francs, chaque verre à 1,500,000 francs, "pas davantage". Au moment de l'occupation de Brème par les Français, quelques-uns des généraux abusèrent quelque peu de droit du vainqueur et firent baisser le niveau des tonneaux sacrés. Les Brémois ne le leur pardonneront point. J. L.

La grêle.

La grosseur ordinaire des grêlons varie de quelques millimètres à deux centimètres. Elle peut atteindre jusqu'à 13 centimètres de diamètre. Les chutes de grêle sont généralement de courte durée: on cite pourtant des cas très rares où elles ont persisté pendant trois quarts d'heure et même une heure et demie. L'abondance des grêles est parfois extraordinaire: une chute de grêle arrivée à Madrid en 1899 a converti le sol d'une couche de 50 centimètres. La formation de la grêle est encore assez mystérieuse. Les nuages à grêle atteignent des hauteurs d'altitude situées à 5,000 mètres d'altitude et plus où la température s'abaisse jusqu'à 15°. Il se forme là de minuscules cristaux de glace dont l'accroissement a lieu pendant leur chute. Leur forme est parfois des plus étranges.

Le tub du pachyderme.

La toilette d'un éléphant dure quatre semaines et coûte 2,000 francs: il faut une dizaine d'employés dirigés par un surveillant général: on consomme 60 kilos de savon, 144 feuilles de papier de verre et un baril d'huile. Etrange arsenal de beauté!

CUISINE

Crème chocolatée aux noisettes. Chocolat..... 125 gr. Noisettes entières..... 125 gr. Beurre fin..... 125 gr. Sucre semoule..... 125 gr. Œufs..... 4

Crème Chantilly ou crème fouettée. Verser de la demi-crème, appelée aussi crème à fouetter, dans une terrine, mettre cette dernière dans la glace pilée, l'y laisser au moins deux heures, fouetter ensuite la crème jusqu'à ce qu'elle soit très ferme: la mettre dans un panier d'osier, garni d'un morceau de mousseline pour la faire égoutter. Pour rendre la crème plus ferme, on peut y joindre une pincée de gomme adragante ou un blanc d'œuf, avant de la battre.

Sabayon chaud pour entremets. Sucre semoule..... 125 gr. Vin blanc de dessert..... 1 grand verre Œufs..... 2 entiers et 3 jaunes

Mettre le vin et le sucre dans une casserole émaillée, laisser fondre à froid. Cinq minutes avant de servir, ajouter les œufs et battre au fouet sur un feu très doux d'abord, un peu plus vif ensuite; mais prendre bien garde de ne pas laisser bouillir cette sauce qui tournerait: elle doit être moussasse et demi-coagulée. Au moment de servir, tremper une seconde la casserole dans l'eau froide, pour empêcher le sabayon de se coaguler au fond. Maquer avec ce sabayon des puddings et des entremets chauds. La quantité du sucre doit être subordonnée à la douceur du vin employé. La dose que nous donnons est une dose moyenne.

Comment se comportaient-ils loin de toute surveillance dans leur bain prolongé? Si l'eau s'en évapourait par évaporation, ils brûlaient?... Si l'ébullition la faisait échapper du vase, n'entraînerait-elle pas avec elle les boucles et les nattes?... A un moment donné, Louise devint toute pâle. Elle entendait marcher dans la cuisine. Qui était là? Sûrement un des ordonnances, mais comment si tôt? Elle ne savait que penser et n'était plus du tout à la conversation, lorsqu'enfin Mme d'Orgos se leva! Louise se garda bien de la retenir, et à peine l'eut elle reconduite, qu'elle revint à la cuisine, en courant!

Elle y trouva Fred, son chef, comme elle se plaisait à l'appeler, qui venait à son service tout en sifflant. D'un coup d'œil rapide, elle se rendit compte que la fameuse casserole n'était plus sur le fourneau. Elle n'osa d'abord s'informer de son sort. — Comment êtes-vous déjà rentrée? demanda-t-elle au soldat, mon père m'avait dit que vous ne seriez pas libre avant le soir! — J'ai été lâché plus tôt, mademoiselle, répondit-il, parce que l'inspection a commencé par mon peloton, et alors.... Louise n'écoula pas la fin de l'explication. — Maintenant, recommença-t-elle, hésitant à aborder le sujet qui l'occupait, vous allez vous occuper du dîner.... le fourneau n'est pas éteint?... — Non, mademoiselle, et même qu'il est plein de charbon jusqu'à la gueule.... pardon, jusqu'à la bouche.... Je ne sais pas qui est ce qui a entretenu le feu, mais, en tous cas, celui-là m'a joué un sale tour!

— Un sale tour? interrogea Louise, inquiète. — Oui, mademoiselle. Mademoiselle ne pourrait pas me dire si Jack est revenu en mon absence? — Je ne crois pas, mais vous savez qu'en passant par le jardin du propriétaire, on peut entrer ici sans que je le sache. — Ce serait donc qu'il est venu quelque un d'autre? — Je ne sais, balbutia Louise, j'étais au salon, je recevais une visite.... Mme d'Orgos.

Au nom de la colonelle, Fred porta machinalement la main au front pour un salut militaire. — Eh bien! continua-t-il, pendant ce temps-là, on s'est introduit dans ma cuisine et savez-vous, mademoiselle, ce qu'on a fait? On a empli d'une poignée de sales cheveux ma casserole de chocolat! — Du chocolat? — Oui, Mademoiselle, une casserole de terre toute neuve, dans laquelle je faisais tous les matins le chocolat de mademoiselle. Ah! par exemple, si jamais je le rattrape, celui-là!

— Bon! calmez-vous dit Louise qui avait malgré tout envie de rire, et.... qu'est-ce que vous avez fait.... du contenu.... de la casserole? — Ce que j'en ai fait? Je l'ai jeté dans le trou de l'égoût, mademoiselle, et la casserole avec! — Louise ne rit plus, mais elle n'ose rien dire et lorsque, le lendemain, elle arriva au bal sans tresses ni boucles flottantes, sa tête diminuée de toute l'ampleur des postiches, sa bonne petite amie l'accueillit par ces mots: — Tiens! Louise, tu as changé de coiffure? Qu'est-ce drôle! On dirait que tu as perdu tes cheveux?....

— Demain, c'est l'inspection, tu seras privée de Fred et de Jack toute l'après-midi, je doute même que Fred puisse revenir à temps pour préparer le dîner. — Qu'importe, je m'arrangerai, dit Louise qui avait son plan. Et le lendemain, dès que les soldats furent partis avec le commandant, Louise, descendant prestement à la cuisine, où elle était seule dame et maîtresse se mit en devoir de nettoyer ses postiches. Elle avisa une casserole qu'elle se promit de réformer ensuite, y fit bouillir l'eau et la camomille, et y plongea nattes et boucles en prolongeant l'ébullition, comme il lui avait été indiqué.

Elle surveillait la chose, lorsque la sonnette de la porte retentit. Elle grimpa dans sa chambre pour voir discrètement, par la fenêtre, qui était là; mais, au bruit qu'elle fit en ouvrant, la tête de la visiteuse se leva et Louise reconnut Mme d'Orgos, la femme du colonel.... Confondue d'avoir été surprise, la jeune fille ne put faire autrement que de descendre à la hâte lui ouvrir et la recevoir.

Mme d'Orgos était une aimable femme: de plus, elle aimait beaucoup Louise; elle prolongea sa visite sans s'apercevoir des signes d'impatience qui échappaient à la jeune maîtresse de maison, ni de la distraction dont elle témoignait. C'est que, quelque intéressante que fût la conversation de Mme la colonelle, elle n'abandonnait point, dans l'esprit de Louise, la préoccupation de ses postiches! Comment se comportaient-ils loin de toute surveillance dans leur bain prolongé? Si l'eau s'en évapourait par évaporation, ils brûlaient?... Si l'ébullition la faisait échapper du vase, n'entraînerait-elle pas avec elle les boucles et les nattes?... A un moment donné, Louise devint toute pâle. Elle entendait marcher dans la cuisine. Qui était là? Sûrement un des ordonnances, mais comment si tôt? Elle ne savait que penser et n'était plus du tout à la conversation, lorsqu'enfin Mme d'Orgos se leva! Louise se garda bien de la retenir, et à peine l'eut elle reconduite, qu'elle revint à la cuisine, en courant!